

Article du P. Maurice Borrmans à paraître dans les *Cahiers pour la Terre Sainte* (Chevaliers du Saint Sépulcre) en janvier 2013.

Louis Massignon et Nazareth, le lieu du « Fiat »

L. Massignon, l'orientaliste catholique dont on sait quelles furent les recherches et publications scientifiques¹, fut bien obligé de s'engager publiquement lors du partage de la Palestine, en 1947, et de la guerre qui s'ensuivit, passant alors d'un soutien sympathique et spirituel à l'égard de « la cause juive » à la défiance résolue puis à la franche hostilité vis-à-vis du Sionisme israélien. Dans un texte publié avant juillet 1948, « La Palestine et la paix dans la justice »², il s'était interrogé sur l'échec des possibilités historiques de conciliation en Terre sainte de la part des juifs, des musulmans et des chrétiens, tout en constatant que « pour l'honneur de la Chrétienté, deux humbles groupes de familles chrétiennes arabes (y) subsistèrent, l'un en Galilée, autour de Nazareth³, l'autre au sud, autour de Bethléem et Jérusalem. Et il y eut toujours un mouvement de chrétiens étrangers, se vouant à la vie parfaite, pour venir la méditer en Terre sainte dans des couvents, ou des ermitages, de toute confession, perpétuant par là même la foi chrétienne dans leurs pays d'origine, comme cela est clair pour la Nubie et l'Abyssinie, la Géorgie et l'Arménie. Pour les Chrétiens, la Terre sainte n'est pas une villégiature archéologique, c'est la patrie des âmes, même avant la mort ; et il faudra bien, un jour, que les Evêques, l'Evêque même des Evêques, reviennent à Jérusalem »⁴.

Mais le 23 juillet 1948, L. Massignon publiait un article retentissant, intitulé « Nazareth et nous, Nazaréens, Nasara »⁵, dans l'hebdomadaire *Témoignage chrétien*, en réaction à l'occupation de Nazareth par les soldats israéliens, une semaine auparavant, alors que le partage de la Palestine, sous mandat britannique, avait été décidé par les Nations Unies, le 1^{er} décembre 1947, et que Ben Gourion avait proclamé la naissance de l'Etat d'Israël le 14 mai 1948. Sa protestation était d'autant plus véhémente que la ville de Nazareth n'avait pas été attribuée à cet Etat dans le plan onusien de partage, comme il s'en expliqua, dans son article « L'avenir des Lieux Saints en Terre Sainte »⁶, du quotidien *L'Aube* du 25 octobre : « La prise de Bersheba, vendredi, indique clairement que le

¹ Pour les mieux connaître, il suffit de se reporter à la bibliographie proposée au seuil de notre article « Louis Massignon et Jérusalem », in *Cahiers pour la Terre Sainte*, n° 1, janvier 2012, pp. 48-53. L'essentiel en est dit dans la 1^{ère} partie de notre ouvrage (biographie, pp. 15-44 ; bibliographie, pp. 149-175), *Prophètes du dialogue islamo-chrétien*, Louis Massignon, Jean-Mohammed Abd-el-Jalil, Louis Gardet, Georges C. Anawati, Paris, Cerf, 2009, 257 p. Il sera ici fait référence aux écrits de L. Massignon rassemblés et annotés par Christian Jambet et ses collaborateurs dans *Ecrits mémorables*, Paris, Laffont, 2009, 2 vol. : I, 926 p., et II, 1016 p. (sous le sigle EM).

² Publié dans le n° 12 de la revue *Dieu vivant*, 1948. Cf. EM I, pp. 733-742, ici p. 739.

³ Plus tard, dans une étude intitulée « Israël et Ismaël » parue dans la revue *Le Monde non chrétien*, 1949, pp. 1-22 (cf. EM I, pp. 717-732), il rappelle que « les chrétiens sont venus de façon très touchante en Palestine dans certains cas ; mais il y eut les croisades qui ont très mal tourné et le mandat britannique a été aussi une catastrophe. Enfin il y a les humbles chrétiens de Galilée. Ils sont peu nombreux, mais comptent des saints et des saintes. Aucun de ces chrétiens, dans les petits villages de Galilée que j'ai visités tant de fois, n'a déclaré la guerre à aucun juif. Ils allaient travailler à Haïfa » (p. 731).

⁴ Propos prophétiques puisque Paul VI et Athénagoras devaient s'y rencontrer lors du voyage du Pape à Jérusalem du 4 au 6 janvier 1964, que Jean Paul II s'y rendit en mars 2000 et Benoît XVI en mai 2009, tandis que chaque année de nombreuses délégations d'évêques venus du monde entier y viennent témoigner de leur solidarité et communion avec les communautés chrétiennes de Terre sainte.

⁵ Cf. EM I, pp. 760-763.

⁶ Cf. EM I, pp. 763-765.

plan méthodique d'occupation sioniste de toute la Palestine, et pas seulement de la zone juive prévue dans le partage, se poursuit. Déjà l'occupation de Nazareth, le 17 juillet, posait à toutes les consciences chrétiennes le problème de l'extension de la souveraineté exclusive d'un Etat d'Israël à une ville sainte qui, étant de population arabe au milieu des villages arabes, chrétiens, musulmans de Galilée, avait été mise par le partage hors de la zone juive. Bersheba prise, la route tournant Jérusalem par le sud via Hébron est ouverte ; en ce moment où le principe même de la ville internationale de Jérusalem est ardemment attaqué par la diplomatie sioniste, mollement défendue par certaines puissances et abandonnée par d'autres, que va-t-il rester d'abord de la liberté de l'enseignement et de la bienfaisance chrétienne exercés par 63 établissements religieux français dont la clientèle a dû fuir en majeure partie et risque d'être considérée comme des personnes déplacées définitivement exclues de leur pays d'origine ? »⁷.

Dans l'article « Nazareth et nous, Nazaréens, Nasara », L. Massignon réagit donc comme suit à cette conquête israélienne de Nazareth : « A la suite d'une préparation d'artillerie de plusieurs jours, bombardement de positions avancées, la 'ville arabe de Nazareth' a été occupée le 17 juillet 1948 par les troupes sionistes, composées principalement de volontaires de l'Irgoun. Sous un prétexte stratégique illusoire ; pour mieux marchander l'échange de la Galilée contre le Neguev avec les pétroliers de l'ONU⁸ [...]. A part quelques nonnes et quelques moines, qui, par préjugé topographique, pour 'composer le lieu' de leur méditation, optent d'aller vivre et mourir en Terre Sainte, sur le terroir natal de la chrétienté, la prise de Nazareth ne pouvait guère émouvoir l'opinion dans cet Occident chrétien, qui s'est aménagé en repli une *santa casa* de Nazareth à Lorette, en Italie »⁹. Car Nazareth, pour L. Massignon, est bien un « lieu d'élection » et ses habitants en avaient déjà témoigné plus de dix ans auparavant. En effet, écrit-il encore, « Nazareth, en 1936, s'était rebellée, quand, avec la complicité britannique, des colonies sionistes avaient voulu s'y installer à ses portes, elle qui, depuis mille six cents ans, interdit à ceux qui doutent de Marie d'y habiter (il n'y a à Nazareth que des Arabes orthodoxes, catholiques et protestants, avec les Musulmans). En 1948, les Sionistes nous affirment que, s'ils y mettent sous séquestre les biens des habitants arabes fugitifs, c'est par mesure de protection ; que s'ils malmènent, non sans dureté, ceux des habitants qui auront caché des 'soldats ennemis' (leurs derniers défenseurs, Arabes palestiniens depuis mille trois cents ans, Syriens voisins et volontaires musulmans venus du lointain Pakistan, pour défendre les Lieux saints), c'est pour leur inculquer un nouveau loyalisme : envers cet Etat que l'ONU va reconnaître à Israël, alors qu'en droit public international, la *chrétienté une* n'existe pas. Il y a, naturellement, des sentinelles

⁷ Cf. l'article précité, p. 764. La ville de Bersheba ou Bir Shaba, défendue par une garnison égyptienne, avait capitulé devant l'offensive de l'armée israélienne, le 21 octobre 1948, entraînant l'exode des populations du Néguev vers la bande de Gaza.

⁸ Dans sa conclusion à l'étude « Israël et Ismaël », il y fait allusion. Selon lui, Bernadotte aurait « livré Nazareth pour les pétroliers du Neguev. Les pétroliers voulaient passer par Gaza ; conséquemment, on a donné à Israël la permission tacite ; il est entré à Nazareth pour cela. Si Bernadotte est en un sens un martyr, c'est qu'il était sans armes et médiateur. Mais il n'a pas été très bien conseillé et, croyant bien faire, il a cédé des choses graves qui lui ont été fatales » (p. 732). Et dans son texte sur « Ce qu'est la Terre sainte pour les communautés humaines qui demandent la justice », publié dans les *Cahiers du Monde nouveau*, n° 6, juin-juillet 1948, pp. 33-45 (cf. *EM I*, pp. 746-760), il précisait ce qu'étaient les manœuvres des « financiers corrupteurs » : « Asservir à une politique du pétrole le destin des ports côtiers, rivaux pour capter le pipe-line, et demain, si le pétrole est détrôné par un *ersatz*, pour le rejeter, n'est qu'un jeu de spéculateurs éhontés » (p. 758).

⁹ Cf. *EM I*, pp. 760-761. Pessimiste, L. Massignon y déplore alors, sarcastique, que « nous sommes à une époque moderne, où on laboure les cimetières et où l'on va féconder artificiellement les mères [...]. A Paris, samedi, il fallait aller trouver un Russe réfugié ou une Syrienne passante, pour en souffrir avec eux, pleurer de honte filiale, sur l'Orient chrétien trahi ». Et d'évoquer alors la double trahison de la chrétienté occidentale au temps des croisades comme « aujourd'hui (où) modernisée, américanisée, elle ne croit plus au 'mystère des lieux d'élection' pour son salut ».

de l'Irgoun, pour veiller à la place des Franciscains, sur la Crypte de l'Annonciation. Sur le lieu où le cœur simple d'une jeune Juive de quinze ans a conçu le Salut du monde. Jadis ».

En effet, pour L. Massignon, si Nazareth est « le lieu d'élection » par excellence, c'est parce qu'il est le lieu du « fiat » virginal de Marie, proclamé et reconnu par les chrétiens, évoqué et affirmé par les musulmans, alors que les juifs en nient la réalité et en refusent la grandeur. Sa méditation s'exprime alors comme suit : « Oui, la cloche de l'*Angélus*, que j'entends, me rappelle cet événement du passé comme un coup d'épée, mon âme n'est pas assez vierge pour y entendre déjà l'Ange du Jugement dernier, et ma paroisse n'est tout de même pas la Maison de Nazareth, où Foucauld m'a mené. Je voudrais croire à un minimum de 'respect tactique' de l'Irgoun pour cette Crypte. Mais il me rappelle le 'respect' anticlérical de ce factionnaire français au Saint-Sépulcre, en 1918, qui disait, à la relève, avec son accent faubourien : 'Il faudrait tout de même avoir qui c'était, ce nommé Jésus-Christ ?'. C'est bien le même manque de pudeur, et rien n'est plus poignant, je parle pour ceux qui aiment, que voir l'infinité pureté méconnue, la radieuse vérité offensée, plus elle se tient hors d'atteinte. Et, à Nazareth, l'insulte du doute est pire qu'au Saint-Sépulcre : parce que c'est mieux et plus qu'un berceau, c'est là où tout commence, pour chacun de nous : quand on comprend ; la pensée, ici-bas, doit être conçue en un lieu pour s'exprimer et être comprise »¹⁰.

La foi chrétienne de L. Massignon en cette merveille que fut l'incarnation du Verbe de Dieu dans le corps-temple virginal de Marie lors de l'humble « fiat » de celle-ci, lui fait dire alors : « Le malheur, c'est que les conditions pour trouver la source de vie éternelle, n'ont pas changé. Tout chrétien, pour œuvrer le salut commun, doit 'rentrer dans le sein de sa Mère' comme Jésus disait à Nicodème, et se faire Nazaréen, 'Nasrânî', comme nous appellent, très justement, les Musulmans, arabes et non arabes »¹¹. Ce faisant, il fait une interprétation toute personnelle, mais combien profonde, du mode de désignation coranique des Chrétiens. En effet, le Coran n'appelle pas ceux-ci *Masîhiyyûn*, comme le veut l'usage aujourd'hui et comme l'ont toujours voulu les Chrétiens orientaux du Moyen-Orient¹². Il les appelle, quatorze fois, *Nasârâ* (2 : 62, 111, 113, 113, 120, 135, 140 ; 5 : 14, 18, 51, 69, 82 ; 9 : 30 ; 22 : 17). Si l'interprétation de la majorité des exégètes musulmans y voit les « auxiliaires » de Jésus (*Nasârâ* venant alors du verbe *nasara* qui signifie « aider comme auxiliaire »), celle d'une minorité d'entre eux les met en relation avec la ville de Nazareth, *al-Nâsira* en arabe, ce qui équivaldrait à les nommer Nazaréens. C'est celle que préfère L. Massignon, car il y voit une reconnaissance de l'importance de Nazareth pour eux et donc celle, implicite, de la foi des Chrétiens en ce qui s'est passé à Nazareth, à savoir l'incarnation du Verbe/ de la Parole (*al-Kalîma*). Il s'en était expliqué dans son texte des *Cahiers du Monde nouveau* intitulé « Ce qu'est la Terre sainte pour les communautés humaines qui demandent justice »¹³ : « Le malheur est que la Terre sainte est le seul pays au monde où le chrétien ne puisse se contenter de rechercher « sa petite justice à soi », son avancement spirituel, sans travailler à y établir cette Justice pour tous que son maître Jésus demande, et qu'Il établira, de Jérusalem comme centre, en son second avènement. Comment se fait-il que les musulmans l'aient mieux compris que nous : eux qui ont nommé, pour toujours, les chrétiens, et même les Grecs, *Nasârâ*, 'Nazaréens', gens de Nazareth qui, transcrit, en arabe *al-Nâsira*, veut dire la Victoire, celle de la Résurrection, car l'Annonciation en était le prélude »¹⁴.

¹⁰ Et L. Massignon de commenter ce constat : « Le Sionisme, qui néglige la sainte liturgie hébraïque, ne comprend pas qu'en prenant Nazareth avec ses mains sanglantes, il imite, au fond, Antiochus ou Pompée cherchant le Dieu auquel ils ne croyaient pas, derrière le voile du Temple. Qu'y trouvera-t-il ? puisqu'il n'y a plus rien, lui avoue la chrétienté moderne. Pourquoi la Samaritaine irait-elle encore puiser au Puits de Jacob, puisqu'on prétend, désormais, trouver, en tout lieu l'adoration en esprit et en vérité ? » (pp. 761-762).

¹¹ Cf. *EMI*, p. 762.

¹² C'est-à-dire disciples du Messie-Christ, ce qu'il faudrait traduire par Messianistes.

¹³ Cf. *EMI*, p. 752.

¹⁴ Ce texte était publié alors que Nazareth était déjà encerclée. Il y souhaitait, de la part d'Israël, un « sursaut pénitentiel, un sursaut aussi de honte d'avoir osé encercler et bombarder, en cette heure même, Nazareth, la

On sait quelle fut la dévotion de L. Massignon envers Marie et combien souvent il se rendit à ses sanctuaires (surtout ceux de La Salette, d'Ephèse et de Fatima). Son article l'affirme encore : « Pèlerins, citoyens spirituels de Nazareth, nous ne sommes pas quittes envers Celle qui y habite toujours, par Sa grâce, tant que nous ne lutterons pas pour son indépendance. 'J'en appelle à toutes les mères', disait Marie-Antoinette à ses juges lui répétant ce que son fils avait dit : qu'elle l'avait souillé. Tant que le peuple hébreu doutera de l'honneur de Marie, nous chrétiens, Nazaréens, ne pourrions croire à ses assurances 'tactiques' de respect de notre foi, qu'en manquant de vénération filiale ; j'en appelle à tous les fils d'adoption que Jésus a donnés à cette Mère sur le Calvaire. Je n'essaie pas de pénétrer les motifs du silence que gardent, devant la prise de Nazareth, les chefs, quels qu'ils soient, de la chrétienté. Est-il décent, pour des fils, de laisser prendre les clés, les portes de la Maison de leur Mère par des parents à Elle, qui l'ont reniée de son vivant, et n'ont pas encore reconnu qu'Elle était et est toujours innocente et pure ; en cette Palestine où, depuis treize siècles, la présence mystérieuse de l'Islam arabe demande à Israël de le reconnaître avec lui ? ».

Comme on le voit, l'amour de L. Massignon pour Marie, celle qui est aussi pour lui Notre Dame de La Salette, Notre Dame du Pokrov et Notre Dame de Fatima, l'amène, dans son article « Nazareth et nous Nazaréens, Nasara », à interpellier mystiquement tous les Juifs du monde entier en faveur de l'honneur de la mère du Messie Jésus. « Ni en Palestine, écrit-il, ni ailleurs, le monde n'aura de paix dans la justice tant qu'Israël ne révisera pas le procès de la Mère de Jésus ; au bout d'un an, il faut le redire ; et tous les efforts d'hommes justes comme Jules Isaac et Sholem Asch, pour faire admettre Jésus comme martyr en Israël, se heurtent à cette question préalable. Il y a quatre mois, le président de l'Université hébraïque de Jérusalem m'exprimait si fortement sa réprobation des injustices de l'Irgoun, au nom de la liturgie sainte d'Israël, que je lui avouais que Marie est le vivant symbole des Fiançailles de la Thora avec le Peuple de Dieu, selon l'Esprit. Sa réponse doutait de la réalité des symboles, dont les cabalistes ont, en effet, abusé. Comme cet ancien séminariste qui écrivait, naguère, que seuls des 'irréalistes sentimentaux' peuvent mêler la sainte Vierge à la question de Palestine 'où Elle n'a rien à voir' [sic]. La prise de Nazareth prouve qu'Elle a, hélas ! beaucoup 'à y voir'. Devant la crypte de l'Annonciation, le Sionisme se heurte au Quatrième commandement du Décalogue. 'Honore ton père et ta mère' si tu veux vivre. Honore les vrais parents du Messie, l'Esprit de Dieu, et la Vierge d'Israël. Mais nous, chrétiens, les honorons-nous ? ». Chez L. Massignon, mystique et politique vont toujours de pair, et c'est pourquoi il achève cet article en s'interrogeant : « Survivrons-nous, chrétiens, en Occident, si nous ne défendons pas le droit des Arabes, qui honorent notre Mère, à vivre libres en Terre Sainte et, pour commencer, à Nazareth ? »¹⁵

Nazareth, c'est aussi pour lui le lieu où l'ami de la première heure, le bienheureux Charles de Foucauld, a choisi le silence, la prière et le service. « Je revendique Nazareth, écrit-il avant de conclure son texte sur « Israël et Ismaël », parce que de Foucauld me l'a expliqué. Vous savez cette parole profonde de Jésus à Nicodème : 'Il faut rentrer dans le sein de sa mère pour la seconde naissance'. Mais la seconde naissance est essentiellement, encore une fois pour le chrétien, de rentrer dans l'esprit d'enfance de Nazareth. Le Christ l'a vécu pendant trente ans. Le père de Foucauld a mûri sa vocation pendant deux ans de solitude et de recueillement à Nazareth. Il était topographe. Quel est l'endroit, dans le monde, où la volonté de Dieu a été reçue toute pure et sans péché ? C'est Nazareth »¹⁶. Et c'est pourquoi, dans son texte « La Palestine et la paix dans la justice », il avait bien dit qu' « il va falloir remanier la cartographie, parfaitement invivable, du partage actuel ; le Neguev, au SW, et la Galilée NW sont particulièrement menacés. Je connais cette Galilée NW, purement arabe ; avec ses gros villages patriarcaux, assez pauvres, sunnites, druzes ou chrétiens, Elbassa et Shefa 'Amr, près d'Acre, 'Abellin, Cana,

ville de l'Annonciation à Marie, la source secrète du salut de tous : sans respect pour Marie, pour la Gloire vierge d'Israël, pour cette conception immaculée des fiançailles de la Thora, pour cette pensée pure vers la Paix dans la justice » (p. 752).

¹⁵ Cf. *EM I*, pp. 762-763.

¹⁶ Cf. le dit article in *EM I*, p. 732.

Reïna, et Nazareth. 'Abellin, patrie d'une sainte carmélite arabe, Maryam Bawardi¹⁷, fort invoquée par les chrétiens de là-bas dans leurs angoisses présentes ; Nazareth, patrie d'une autre Vierge, une Juive, infiniment humble et grande, la Mère du peuple chrétien, la Toute Sainte de l'Orient chrétien et aussi musulman, cette source scellée dont Israël méfiant méconnaît encore le secret. C'est la crypte de l'Annonciation à Nazareth qui est cette autre source de force spirituelle pour les chrétiens et c'est là où Ch. de Foucauld m'a appris à méditer ; elle est le symbole de cette pureté féminine d'intention dans la recherche de la pensée, de cette pudeur sereine dans la découverte de la vérité dont je parlais au début. Nazareth ne peut être l'objet d'un troc, elle doit rester à ceux qui comprennent et respectent son secret »¹⁸.

C'est ainsi que L. Massignon entendait rendre ce « secret » disponible à tous dans la mesure même où les uns et les autres se voudraient compagnons de route et chercheurs de Dieu. « Obtiendra-t-on, écrivait-il en conclusion de son texte « La Palestine et la paix dans la justice », que la Chrétienté soit 'tolérée' dans la Galilée qui est son berceau ? Nazareth sera-t-elle sauvée *in extremis* par un sursaut de pudeur filiale de ses Eglises désunies ? Si orthodoxes et catholiques vénèrent, avec les Musulmans, la pureté de la Vierge prédestinée de Nazareth, tant d'autres s'arrangent du doute méfiant, voire hostile, du Rabbanisme à son égard. Or, ajoutait-il encore, ni en Palestine, ni ailleurs, le monde n'aura de paix dans la justice tant qu'Israël ne révisera pas le procès de la Mère de Jésus¹⁹. On voit par là combien l'importance politique de Nazareth avait, pour L. Massignon, des dimensions théologiques et mystiques particulièrement liées à la défense de l'honneur de la Vierge de l'Annonciation, ce qui n'est pas sans poser, selon lui, bien des questions au dialogue judéo-chrétien. On comprend mieux alors que bien avant que Nazareth ne connaisse son annexion à l'Etat d'Israël, L. Massignon ait exprimé, dans son article « Jérusalem ville de paix »²⁰, une conviction dont il répétera la teneur jusqu'à son dernier souffle (il mourut le 31 octobre 1962), et c'est pourquoi elle a valeur de testament : « Le salut du monde dépend de plus en plus d'Israël, du caractère qu'il imprime à son retour au pays ; il n'y pourra rester que s'il accepte, avec un contrôle

¹⁷ Cette jeune religieuse palestinienne, Sœur Marie de Jésus Crucifié (1846-1878), décédée à 31 ans, avait connu de réelles expériences mystiques. Elle n'eut de cesse de fonder un Carmel à Bethléem, puis à Nazareth. Vénérée en France au Carmel de Pau, elle fut béatifiée par Jean Paul II, le 13 novembre 1993.

¹⁸ Cf. pp. 740-741. Et de continuer sa méditation comme suit : « Je disais le 17 juin à l'amphithéâtre Descartes : 'Je me souviens de ce vœu à Notre Dame de Lorette, c'est-à-dire de Nazareth, que fit Descartes lors de sa découverte en analyse mathématique. Docteur en Sorbonne, convaincu de la continuité du témoignage chrétien qui est demandé à la France dans le monde, je me souviens de ce serment des docteurs en Sorbonne, depuis 1380, jurant de défendre l'honneur de Celle dont la *Conception pure* est la source de notre salut. C'est dans une pensée identique qu'il nous faut envisager le rôle mondial futur de la Terre sainte, qu'il nous faut penser à y faire régner la paix dans la justice ; en reprenant ce vœu de la vieille Sorbonne, que les Musulmans comprennent et que je reprends devant vous sous la forme littéraire, biblique, où Israël nous l'a appris : 'Que ma main droite sèche, si jamais je t'oublie, sainte Jérusalem', Patrie au-dessus de toutes les patries, Mère au-dessus de toutes les mères, je défends l'honneur virginal de ma Mère, de notre Mère à tous ; et c'est aussi l'honneur suprême d'Israël, puisqu'elle est née juive, que je défends ; alors qu'il n'en a pas encore pris conscience' » (p. 741). Il faut savoir que « la nuit du 10 au 11 novembre 1619, Descartes fit trois 'songes' énigmatiques qui lui révélèrent les fondements de la 'science admirable'. Le lendemain, il forma le vœu d'accomplir un pèlerinage à Notre-Dame-de-Lorette (en Italie), afin que la Mère de Dieu 'activât [ses] pensées'. Il s'y rendit finalement en 1623 » (cf. *El I*, p. 913).

¹⁹ Il y précisait les choses ainsi : « Il ne s'agit pas tant des calomnies grossières du *Sefer Toldoth Jeschu* (et de leur écho talmudique) que du jugement canonique de la Communauté juive de Nazareth ('*mischmar cohenim*', ne l'oublions pas) faisant radier, avant Barcochébas, le nom du père légal de Jésus ('un tel') dans les rouleaux généalogiques (*megilloth juschanim*), avec cette glose marginale 'fils d'une adultère' ; glose signée par R. Schim'on bar 'Azzai ; jugement canonique que la conscience d'Israël doit casser : s'il veut vivre » (p. 742).

²⁰ Article publié dans *Témoignage chrétien* (30 avril 1948). Cf. *EM I*, pp. 743-745.

international suprême, d'y vivre à égalité, avec les musulmans (dont Jérusalem est la première et la dernière *qibla*) et avec les chrétiens qui sont tous nés natifs de Nazareth, de par le '*fiat*' marial de l'Annonciation ». Qui ne voit que ce testament semble bien être toujours d'actualité ?

Maurice Borrmans, M. Afr.